

Les écrits

IES ÉCRITS

Une deuxième chance

Doruntine Basha

Numéro 159, été–automne 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/94994ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (imprimé)

2371-3445 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Basha, D. (2020). Une deuxième chance. *Les écrits*, (159), 52–54.

UNE DEUXIÈME CHANCE

*Zoja est dans un café-restaurant, seule à une table.
Au pied de sa chaise, deux valises.*

C'est faux que tu vis dans une autre pièce, n'est-ce pas? Tu fais ça pour m'énerver? Ou pour que j'aille mieux, comme tu m'as dit?
Tu as beaucoup de considération pour moi, *mon homme*.

C'est pourquoi je te pardonne tout.

Toutes les insultes.

Tous les coups.

Toutes les assiettes de nourriture que tu as balancées sur le mur parce qu'elles te plaisaient pas.

Toutes les fourchettes que tu as voulues me planter dans la gorge quand ton équipe de foot préférée ne gagnait pas.

Toutes les nuits où tu n'es pas rentré.

Toutes les semaines où tu as disparu sans trace.

Toutes les choses dont je t'accusais dans ma tête pendant que tu n'étais pas avec moi.

Si pendant que tu n'étais pas avec moi tu as vraiment fait ce dont je t'accuse, je te le pardonne aussi.

Mais il y a trois choses que je ne peux pas te pardonner.

Le jour où tu as envoyé notre fille loin de chez nous et ne t'es plus jamais soucié d'elle.

Le jour où tu as coupé les vivres à notre garçon et lui a dit de sortir dans la cour voir ce qui se passait dehors, quand il est sorti dans tes chaussures en boitillant et qu'il n'est plus revenu.

Et quand tu es sorti derrière lui, en l'insultant entre les dents parce qu'il avait pris tes chaussures et que toi non plus tu n'es pas revenu. Le café que tu as laissé à moitié. Les traces de marc dans la tasse, accumulées à l'endroit où tu avais bu. L'idée qu'un présage se cachait dans ces traces. Le remords d'avoir lavé la tasse après. L'éventualité d'avoir effacé un message important caché dans ces signes noirs.

Je pense que tu m'as aimée à ta manière. Tout au moins, ça me fait plaisir de le penser. Si je me trompe, pardonne-moi.

Si vraiment tu ne m'as pas aimée, je te le pardonne.

Si tu avais toute ta tête, quand tu m'as dit que tu voudrais que je sois morte, ça aussi je te le pardonne.

Mais ces trois choses, je ne pourrai jamais te les pardonner. Pardon, mais je ne pourrai pas.

Je ne peux pas pardonner à la futaie qui n'a pas de bouche. Je sais qu'elle a des yeux, parce qu'elle a la tête haute et la tourne souvent vers où viennent les langues inconnues, mais je sais qu'elle n'a pas de bouche. Si elle avait eu une bouche, elle aurait pu me parler. Si elle avait pu parler, elle aurait pu me dire où vous êtes tous allés ce jour-là. Je le sais, chaque fois que le vent souffle, je pense qu'à travers le bois, vous tentez de me dire où vous êtes. Et quand la nuit respire, ses bruissements m'arrachent du sommeil, après je ne peux plus me rendormir, j'essaie de comprendre quelle signification peut avoir tout ça. Depuis que vous êtes partis, je suis devenue esclave des symboles. Je ne peux en déchiffrer aucun, ça me rend folle. Particulièrement le bruissement des bois.

Pardonne-moi, je t'en prie, de ne pas avoir été la femme que tu désirais, ou d'avoir été une femme qui ne t'allait pas au lit. J'ai essayé de faire de mon mieux pour ne pas te déranger. Mais parfois tu étais dérangé que je ne te dérange pas. Pardon aussi pour cela. Pardonne-moi de ne pas avoir sorti les chaussettes que tu avais envie de mettre, souvent. Peut-être que si tu me donnais encore une autre chance, j'essaierais d'apprendre tes lubies, de connaître tes goûts.

Pardonne-moi pour ce grand amour que je porte à notre garçon, pour le souci que je me suis fait pour lui, pardonne-moi ce cri «pauvre mère» que j'ai poussé ce jour où il est sorti dans la cour en boitillant dans tes chaussures et qui t'a tant énervé.

Pardon, pardon et pardon. Moi je te pardonne tout. Sauf ces trois choses.

Ces trois choses.

Je t'en prie, pardonne-moi de ne pas te les pardonner.

Fragment extrait de la pièce *Gishti*

Née en 1981 à Pristina (Kosovo),
Doruntine Basha fait des études de théâtre
à l'Université de Pristina.
Elle est dramaturge et vit à Pristina.
